
On ne peut pas éteindre les volcans

Discours d'Armand Vaillancourt, lors de son acceptation du Prix Paul-Émile Borduas

Numéro 59, printemps 1994

...ions — énumérations

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/46651ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

(1994). On ne peut pas éteindre les volcans : discours d'Armand Vaillancourt, lors de son acceptation du Prix Paul-Émile Borduas. *Inter*, (59), 16–17.



« La vérité est rarement douce au palais : elle est presque toujours amère... »
Alexandre SOLJÉNITSYNE

ON NE PEUT PAS ÉTEINDRE LES VOLCANS Armand VAILLANCOURT

Je me dois de remercier chaleureusement la Ministre de la culture, Madame Liza FRULLA et aussi ceux et celles qui par leur travail et leur conviction m'ont permis d'avoir ce prix Borduas. Je veux saluer le public pour lequel j'ai une profonde amitié.

TROP HAUT, TROP BAS, TROP TARD !

J'ai été mis à l'index depuis trente ans, comme Paul ROBESON, chanteur noir américain des années cinquante, pour s'être battu contre la ségrégation raciale. Cette reconnaissance tardive n'arrivera pas à masquer les injustices dont j'ai été victime. Jamais je n'ai eu d'emploi rémunéré. Je n'ai jamais été invité à représenter le Québec ou le Canada dans une biennale internationale. Jamais non plus, d'exposition solo dans les musées. Jamais je n'ai eu d'atelier réellement chauffé, même encore aujourd'hui. J'ai survécu à force de travail et de détermination, en épousant toutes les luttes de libération et de justice sociale au détriment de ma propre liberté. Malgré cela, j'ai produit au moins 3000 sculptures et plus de 2000 œuvres picturales.

Refus de contrat. Destruction de mes œuvres. Dans les années soixante, au Monument national, destruction de trois cents dessins et d'une centaine de toiles. En 1971, pour des raisons politiques, bulldozage de mon atelier-entrepôt à San Francisco, où on a détruit tous mes biens et une production intense de quatre ans. Dans les années quatre-vingt, sous l'ordre des fonctionnaires gouvernementaux, on a également détruit, à mon atelier de Côteau-du-Lac (l'atelier-fonderie le mieux équipé du Canada), tous mes avoirs accumulés depuis mon enfance, tous mes rêves d'avenir, de même que tous mes outils et équipements de sculpteur. De cet atelier, acheté légalement en 1966 du gouvernement du Québec, on m'a expulsé après quinze ans d'occupation, et ce, sans procès, en installant à ma place un locataire. Une sculpture monumentale en fonte de trois cent quarante tonnes nommée Je me souviens, coulée à Toronto en 1967, rapatriée quelques années après, git dans mes champs à Côteau-du-Lac, en pièces détachées, attendant d'être érigée quelque part au Québec.

Ce n'est pas par hasard que j'ai choisi le métier de sculpteur. C'était pour marquer mon époque à ma façon. Je l'ai fait par la parole, le geste, par mon engagement sans équivoque pour la vie, pour l'amour de mes

semblables. Je me suis forgé, ou plutôt j'ai été forgé, par les événements qui m'ont entouré. Je l'ai fait à partir d'efforts surhumains et d'immenses privations. Je vis dans une pauvreté gênante. Madame la Ministre, est-ce que le fait qu'on m'accorde le prix Borduas ce soir, va changer quelque chose ? Est-ce que cela va créer un nouveau départ dans ma carrière qui n'est pas encore achevée ? Est-ce que les conditions seront meilleures dans un avenir rapproché ? Est-ce que cela veut dire aussi renaissance d'atelier, de contrats ?

Je veux continuer malgré tout à créer ici au Québec, pour le peuple québécois. J'aurais pu faire carrière à l'échelle internationale, m'exiler comme les RIOPELLE, PELLAN et BORDUAS — tous les éléments étaient présents pour que j'y réussisse — mais j'ai décidé de rester au Québec. Je ne connais pas beaucoup d'artistes à travers le monde qui se sont fait hara-kiri comme je l'ai fait.

Je m'associe aux prisonnières, aux prisonniers politiques de par le monde, qui luttent, vivent et meurent pour la justice, l'égalité, la tolérance et la liberté. Si je meurs un jour, je ne veux pas qu'on dise que je suis mort d'une mort naturelle. Dites plutôt que j'ai été assassiné, comme le furent chez nous les Mario BACHAND, les



Rosa ROSE, les Jean-Paul RAYMOND de Mirabel. Comme on a assassiné Jean CASTONGUAY, ex-felquiste, un beau soir, cet été à minuit sur le Mont-Royal. Comme on sacrifie sur l'autel de la rentabilité les artistes, les véritables, ceux qui ouvrent la voie.

Je veux donc partager cet honneur avec tous les dépossédés de la terre, en criant mon désarroi face aux viols, aux inégalités sociales, aux enfants abusés, aux torturés, aux génocides, au marché et au commerce d'organes. Comment peut-on rester indifférent aux atrocités de la guerre du Golfe, à celles de la Bosnie, d'Haïti, d'Angola où deux mille personnes meurent par jour, à l'invasion de Panama, enfin aux injustices sans nombre faites aux pays en voie de développement ? Comment rester indifférent dans la chaleur de nos foyers, bien assis devant le téléviseur, à regarder les horreurs qui se déroulent à travers le monde sous nos yeux ? Comment peut-on prôner l'art pour l'art, sans se préoccuper du bonheur des uns qui engendre le malheur des autres ?

Depuis des années, j'ai l'idée de monter une ville ; je rêve de créer, d'organiser en toute liberté des espaces urbains, de les développer, en association avec d'autres penseurs, à la lueur d'une connaissance globale ; recyclons, réduisons, réutilisons !

Dans l'immédiat, j'ai besoin d'un em-

placement, d'un édifice très grand avec un immense terrain, où toutes les techniques de sculpture que j'ai développées depuis quarante-deux ans pourraient être rassemblées de nouveau. Je créerais ainsi un lieu où je pourrais travailler sans difficulté pécuniaire, comme autrefois. Ce lieu pourrait servir également à de jeunes artistes qui viendraient y travailler. Cette fondation abriterait toutes mes œuvres ainsi que tous les documents que j'ai accumulés depuis quatre décennies et une collection d'œuvres d'artistes émérites.

Je crois que la culture devrait être l'orgueil d'une nation, et que de tels lieux pourraient être multipliés à travers le Québec. Tout en étant inter-reliés, l'art et la science s'uniraient. Car les deux appartiennent à la culture. Les industries d'État et privées devraient s'associer à l'élan de la création, comme ça se fait aux États-Unis, en Europe et ailleurs. L'artiste ne devrait pas souffrir de la faim. Il serait décent que nos gouvernements assurent un minimum vital pour chaque créateur. On subventionne des multinationales, on pourrait bien miser sur nos créateurs. Pas seulement ceux qui œuvrent sur la scène internationale, mais aussi et surtout ceux et celles qui font carrière chez nous. Un comité de vigilance devrait être mis sur pied pour s'enquérir de la santé

mentale et financière des artistes. Comme je le fais pour mes plantes...

J'affirme très haut mon amour pour le peuple québécois ! J'ai envie d'une patrie, d'un pays bien à nous ! Le temps des hésitations est révolu. En toute harmonie, que la terre du Québec puisse reflourir au diapason mondial. Debout en tant que guerrier de la paix, jaloux de notre identité, j'affirme ma foi en notre avenir. Oui, à la grande chaîne multiculturelle ! Salut aux nouveaux arrivants ! À la jeunesse désemparée, semence de notre printemps, je dis : « Ne vous laissez pas déraciner ! Débarrassez-vous de toute béquille, pour être, pour devenir lucide. »

Vive la liberté ! Vive la tolérance ! Vive la démocratie à venir !

Laissons-leur une terre saine et ferme !

Comme le dit l'écrivain Alain MINC dans son essai *La vengeance des nations*, il faut en appeler à la résurrection du Politique (contre la politique) et de l'État-nation (contre les nationalismes) : « La nation, oui, mais sous le gouvernement de la raison ».

Merci à vous tous ! Merci !

Discours d'acceptation du Prix Bordaas par Armand VAILLANCOURT lors de la remise des Prix du Québec 93, transmise en direct sur les ondes de Radio-Québec le 28 novembre dernier.